



Parabole du semeur  
Évangélaire de Cambrai  
(vers 1266)

Cette parabole est simple, claire et bien connue de tous. Chacun peut la comprendre sans difficulté et sans beaucoup de commentaires, d'autant plus que l'interprétation nous en est donnée par Matthieu lui-même avec sa notice explicative. Quatre sortes de terrain. Quatre types d'hommes. Mais une seule bonne terre où la Parole porte du fruit, beaucoup de fruit. Chacun comprend. À la lecture, j'ai aussi spontanément pensé à la souveraineté et à la suffisance alimentaires qui inquiètent une bonne partie de notre terre.

À regarder de plus près, cette parabole et son interprétation présentent des curiosités qui rendent le texte moins clair qu'il n'y paraît. Examinons les ruptures ou discontinuités du texte pour mieux ouvrir l'espace du sens qu'il peut avoir pour nous aujourd'hui.

Entre la parabole et son interprétation, Matthieu introduit une question des disciples et une citation du prophète Isaïe<sup>1</sup>. Les disciples demandent à Jésus, non le sens de la parabole, mais le pourquoi et le pour qui : *Pourquoi leur* parles-tu en paraboles ? Qui est ce « leur » ? Sont-ce ceux dont parle la citation d'Isaïe, ceux qui ne voient pas et qui n'entendent pas, ceux dont le cœur s'est épaissi, qui sont devenus aveugles et sourds *pour ne pas comprendre* ? La vue et l'écoute semblent centrales, puisque Jésus déclare « Heureux vos yeux parce qu'ils voient et vos oreilles parce qu'elles entendent » Mais comment ce voir et cet entendre s'appliquent-ils à la semence ? Il faut, à tout le moins, avoir l'interprétation qui ne vient qu'après, quand on sait que la semence c'est la « parole ». On peut alors l'écouter, la comprendre (« comprendre », un verbe grec (sun-ïèmi) qui signifie le rapprochement entre une parole et une écoute) et alors porter du fruit, cent, soixante ou trente pour un. La citation d'Isaïe ne semble donc s'appliquer qu'à l'interprétation de la parabole,

quand le lien entre la semence et la parole est établi.

Une deuxième discontinuité : alors que Jésus parle à de grandes foules, l'interprétation n'est donnée qu'aux disciples (sans doute les premières communautés chrétiennes) et laisse entendre qu'il est trop tard pour Israël, que son cœur s'est épaissi et n'entend plus la parole des prophètes. Jésus avait envoyé ses disciples dans les villages d'Israël et leur avait donné l'ordre de *ne pas* aller sur le chemin des nations *ni d'entrer* dans aucune ville de Samaritains, mais plutôt « d'aller vers les brebis perdues de la maison d'Israël » (Mt 10, 5-6). Maintenant il se passe quelque chose de tout autre : « Voici le semeur sorti pour semer » (Mt 13,3). Cette phrase semble marquer un tournant. Dieu n'attend plus de fruit de sa 'vigne', Israël qui n'entend plus (Is 5,1s.). « Je leur parle en paraboles parce qu'ils regardent sans regarder et qu'ils entendent sans entendre ni comprendre ». Le Seigneur deviendrait-il *le semeur* d'une œuvre nouvelle hors d'Israël ?

Troisième rupture : le vocabulaire utilisé dans l'interprétation de la parabole. « De nombreux mots utilisés ici ne se rencontrent nulle part ailleurs dans les Évangiles synoptiques, mais on les trouve dans les épîtres de Paul, c'est-à-dire des textes écrits avant les évangiles et donc révélateurs des premières communautés : « la parole » employée de façon absolue ; « ils n'ont pas de racines » ; « les hommes d'un moment » ; « porter du fruit » dans son emploi métaphorique »<sup>2</sup>. Pour ces raisons, les exégètes pensent que l'interprétation de la parabole du semeur ne remonte pas à Jésus lui-même. Elle reflète la catéchèse des premières communautés, avec des accents très différents par rapport à la parabole elle-même, manifestant davantage l'inquiétude et la peur des responsables des premières communautés devant la tiédeur des chrétiens dont ils ont la charge et qui portent trop peu de fruits. L'interprétation de la parabole est davantage dictée par la peur que par la foi<sup>3</sup>.

Ainsi, Matthieu situe sa parabole à un moment important. Jésus explique à ses disciples, en aparté, qu'abandonné par le peuple auquel il appartient, Il « sort » ailleurs. Il parle autrement, dans un langage qui tente de se faire comprendre autrement que dans le langage habituel des prophètes, mais toujours en faisant saisir les enjeux de ce qui s'est joué depuis le début de sa vie publique. Il parle à ceux dont le cœur s'est épaissi, mais parle dans un langage ouvert, qui semble s'adresser à *tous* les hommes. Et Il leur propose un choix pour la vie<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> « Jésus sort de la maison pour proclamer les paraboles ; il y revient pour expliquer le contenu : *Alors, laissant les foules, il vint vers la maison. Et les disciples vinrent auprès de lui disant : explique-nous en détail...*(13,36). Quelle maison ? Cela n'est pas dit, mais le mouvement d'aller de l'extérieur au plus intérieur pour livrer un sens, rend compte que le mot a vite désigné l'ensemble de ceux et celles qui, disciples de Jésus, se rassemblèrent dans une maison, donc une petite communauté chrétienne. » (Voir <http://www.catho-bruxelles.be/-Matthieu-.html>)

<sup>2</sup> « La parole » employée de façon absolue (Ga 6,6 ; Col 4,3... Voir aussi Ac 4,4 ; 6,4) ; « ils n'ont pas de racines » (cfr Col 2,7 ; Ep 3,17) ; « les hommes d'un moment » (cfr 2Cor 4,18 ; « les richesses » (Rm 2,4 ; 9,23...) ; « porter du fruit » dans son emploi métaphorique (Rm 7,14 ; Col 1,6-10) (...) Par ailleurs, l'allusion aux persécutions, ici et en 10,30 ne se comprend que dans le contexte de l'Église primitive. » Ph. Bacq et O. Ribadeau Dumas, *Un goût d'Évangile. Marc, un récit en pastorale*, Bruxelles, Lumen Vitae, 2006

<sup>3</sup> *ibid*, p. 64

<sup>4</sup> Jésus parle « au bord de la mer », (« aL SePhaT HaYaM »), littéralement « à la lèvre de la mer », l'endroit précis où la mer (lieu de mort – voir Ex 14,30) et la terre (lieu de vie – voir Gn 22,17) se rejoignent – comme les lèvres de la bouche : c'est une ouverture, un entre-deux, où un choix décisif se propose et c'est là que Jésus parle comme jadis le Seigneur à Israël : *C'est la vie et la mort que j'ai mises devant toi (...). Tu choisiras la vie pour que tu vives (...)* en aimant le Seigneur, ton Dieu, en écoutant sa voix et en t'attachant à lui (Dt 30,19s). L'enseignement de Jésus est un enseignement capital, de vie ou de mort. (<http://www.catho-bruxelles.be/-Matthieu-.html>)



Écoutons maintenant ce que dit la parabole elle-même. Le semeur répand la semence, où qu'elle tombe. Il n'examine pas le sol pour savoir s'il est bon ou mauvais. « L'attention ne porte pas sur les terrains plus ou moins réceptifs, mais sur le grain qui tombe, qui tombe, qui tombe... », « à temps et à contretemps » (comme la parole, 2 Tim 4,2). Le semeur ne calcule pas. Certes il y a des accidents de parcours, du grain se perd, mais qu'importe ? Il sème, sûr que le grain peut germer. Et de fait, son geste est fécond, la bonne terre produit trente, soixante, et cent pour un grain... Qu'est-ce que les pertes face à une telle profusion ! (...) Il ne chasse pas les oiseaux qui viennent manger la semence, ni n'arrache les épines qui l'étouffent. (...) Une foi tranquille l'habite : il est sûr de la récolte, en dépit de tous les revers »<sup>5</sup>.

L'interprétation (l'explication) de la parabole porte son attention aux catégories d'auditeurs plus qu'au semeur et se développe dans une perspective plus moralisatrice, accompagnée d'une certaine culpabilité d'être des terres non préparées qui ne portent pas assez de fruit. Cette attitude n'est-elle pas dictée, comme pour les responsables des premières communautés, par l'inquiétude et la peur ? Elle ne nous semble, en tout cas, pas très éloignée de l'attitude de certains pasteurs et chrétiens d'aujourd'hui. Peur d'une église qui devient un petit reste en Occident ; peur de perdre ses pouvoirs, notamment de dicter aux consciences leur manière de vivre ; inquiétude devant l'aggiornamento ouvert par Jean XXIII et décidé par le concile Vatican II ; peur des changements dans nos sociétés ; peur des questions posées par nos contemporains, hommes et femmes de bonne volonté ; peur des puissants qui dictent leur manière d'envisager la globalisation...

Cette attention aux auditeurs et à l'interprétation de la parabole, plus qu'à la parabole elle-même, n'est pas la seule<sup>6</sup>. Peut-être pourrions-nous aujourd'hui être moins moralisateur et orienter davantage notre regard vers le semeur qui jette simplement le grain en terre et tâcher de comprendre son geste ample, généreux et déraisonnable. Peut-être est-ce le meilleur moyen de partager son souci de donner à tous le pain de la vie.

Une parabole ne dit pas tout : elle cache et révèle à la fois<sup>7</sup>. Elle suscite le désir, ici celui de suivre le semeur pour désherber, sarcler, dépierrer, préparer la terre où il sèmera et semer avec lui pour porter du fruit. En regardant notre terre avec réalisme, nous ne pouvons qu'être terrifié de la quantité de semence perdue. Mais plutôt que de nous lamenter et d'avoir peur, travaillons la terre et aidons notre terre à recevoir la semence semée par tant de gens de bonne volonté. Semer avec le semeur et porter du fruit pour tous ceux et celles qui, aujourd'hui encore, attendent leur pain de chaque jour. Semer aujourd'hui est une tâche à la fois simple et complexe. Simple en son but : il s'agit de nourrir tous les hommes, de leur fournir une semence saine, pas des semences « traficotées » – des Monsanto quelconques qui rendent les peuples dépendants et esclaves de ceux qui s'enrichissent. Mais c'est aussi une tâche complexe qui demande des compétences pour dénouer les liens de servitude, pour désherber, sarcler, dépierrer à bon escient en respectant les spécificités des sols – je songe notamment aux terres mexicaines productrices de multiples variétés de maïs menacées par les OGM.

Je n'en dis pas plus. Semons paisiblement, sans peur et sans nous laisser, avec le semeur, et portons joyeusement du fruit, où que nous soyons, pour tous ceux et celles qui, aujourd'hui encore, attendent leur pain de chaque jour.

Semelles - Bréviaire à l'usage de Paris (vers 1414)



<sup>5</sup> Ph. Bacq et O. Ribadeau Dumas, *Un goût d'Évangile. Marc, un récit en pastorale*. op. cit. p. 62

<sup>6</sup> Par exemple : « Il nous faut comprendre que Jésus est la semence et la parole. Qui peut comprendre le geste ample, généreux et déraisonnable du Père qui sème en laissant du grain sur les pierres du chemin, sinon lui ? Qui peut accepter de mourir en portant le ridicule d'une couronne faite de ces épines qui poussent au bord du chemin, sinon lui ? Qui peut aimer avec une telle confiance la vie cachée en Dieu au point de donner sa vie pour que d'autres sortent de la mort, sinon lui ? Qui connaît à ce point la haine et la violence qui sont en l'homme pour accepter d'y entrer jusqu'au fond sans se perdre, sinon lui ? Qui est assez pauvre et petit pour que le Père lui révèle la force de l'amour qui traverse la mort, sinon lui ? » (Paris, Église St Ignace, 15<sup>ème</sup> dim.)

<sup>7</sup> Une parabole (mashal) n'identifie rien, elle ne veut rien prouver ; elle établit seulement un rapport de ressemblance entre une réalité et une autre. Ce rapport laisse un écart entre les deux où jouent et similitudes, et différences. Dans cet écart, l'écoute est invitée à s'exercer.

